

LA TRAVERSÉE DE L'ARPATCHAÏ

Depuis combien de jours chevauche-t-il à travers la steppe ? Il a quitté Moscou sans en référer au tsar et laisse déjà au grand large des herbes foulées le feutre blanc des tentes kalmoukes. De Stavropol il voit se dresser les cimes du Caucase. Quand il longe les gorges du Térék, tout ce qui reste du ciel est un ruban au-dessus de sa tête. Le fleuve gronde et écume, aussi turbulent que les Tcherkesses aux poignards ombrageux. Maintenant la Géorgie est proche. Son cheval s'enfonce dans la neige molle où murmurent des ruisseaux. Il rejoint le col et dévale un versant de brusque lumière. Dans le vent tiède où se dénoue son effort comme plus tard aux bains de Tiflis, il défaille de bonheur.

Ce cavalier qui passe est le plus grand poète de Russie. On l'assigne à résidence, on le retient dans des rets. Le tsar lui interdit de quitter le pays. Sur l'arçon de sa selle ballotte une outre de vin. Il se souvient que les Anciens avaient enfoui l'espérance tout au fond de la jarre de Pandore, car le plus déplorable des maux est celui qui aide à supporter tous les autres. L'air lui manquait, il a voulu suivre les routes du sud, passer la frontière, puis revenir. Non pas comme un chien retourne à sa vomissure, puisque Pouchkine est son nom.

Un soir, en Arménie, il campe en vue de l'Ararat. Il ira jusqu'à Erzeroum, la ville aux toits couverts d'herbe. Ce sont parages où l'armée russe du Caucase guerroyait contre les Turcs. Mais voici l'aube où son cheval fend les flots de l'Arparchaï et s'en va fouler sur l'autre rive la terre étrangère. La nuit qui a précédé cette traversée fut si longue, le regard cramponné aux étoiles, la nuque englobée dans les peaux de martres.

Maintenant, tout son corps ruisselle. Il ouvre les bras, tourne plusieurs fois sur lui-même et tombe sans un cri. La dernière et violente flambée de verstes l'a projeté contre cette nouvelle : le mouvement victorieux des troupes de Paskiévitich. L'ennemi qui se débande, il vient de l'apprendre, a fait refluer avec lui la frontière.

Après la Russie, c'est encore la Russie.

S'en attriste-t-il ? Il y a si longtemps que sa joie ne dépend plus de son espérance. Il tourne bride, cravache sa monture et s'élance vers le soleil qui se lève à l'orient de sa bouche.

Jean-Baptiste Para